

en Septembre ou au commencement d'Octobre, étendus avec soin et enfouis par un léger sillon. Les engrais aident à la décomposition du chaume et des plantes nuisibles à la surface du sol, et les délivrent de ces plantes, servant à retenir la matière soluble contenue dans ces engrais jusqu'à ce que les suc deviennent nécessaires aux semences des années suivantes. Plus il y aura de variété dans les semences de ce champ, le mieux sera, si la terre est convenable pour elles. Ainsi, ce champ doit approcher en apparence un jardin potager.

Sous les circonstances actuelles du pays, j'attirerai avec force l'attention de tous les agriculteurs sur la culture de la carotte, comme bien adaptée à notre sol et à notre climat.

[A continuer.]

—Un ami nous écrit de Vaudreuil qu'il a eu le plaisir, ces jours-ci, de visiter une superbe fromagerie, établie par Messieurs Antoine Chartier de Lotbinière Harwood, député adjutant de la milice, Robert et Henry Harwood, tous trois cultivateurs de la paroisse de Vaudreuil.

Cette bâtisse, à deux étages, ne fonctionnant que depuis très peu de temps mesure environ cent pieds de longueur sur trente de largeur, et se trouve située à quatre arpents à peu près du village.

Ces Messieurs ont fait l'acquisition de pesés pour le fromage et de deux cents vaches environ, lesquelles trouvent dans l'immense parc qui avoisine cette fromagerie, un des meilleurs pâturages de l'endroit.

Nous avons admiré avec beaucoup de plaisir une table longue de cinquante pieds toute couverte des plus belles meules de fromage, d'un goût exquis et dans un état de propreté qui saute à la vue en entrant dans cette bâtisse.

D'après toutes les commodités et la disposition des différents matériaux une seule femme dont la capacité est bien reconnue, suffit à la confection du fromage.

Nous ne pouvons trop louer ces Messieurs de leur esprit d'entreprise pour l'établissement de cette fromagerie, et nous leur souhaitons tout le succès que méritent tant de nobles efforts pour la prospérité de ce comté.

—Minerve.

LA SECHERESSE DE 1870.

CRISE DU BÉTAIL.

Paris, 17 juin 1870.

Les alarmes du monde agricole s'aggravent de jour en jour à mesure que les récoltes approchent de la maturité sans avoir reçu les pluies nécessaires à leur développement.

Il y a quelques jours, les céréales de printemps eussent pu encore profiter de ces pluies tardives. Aujourd'hui le mal est consommé ; les épis en voie de se former annoncent que les plantes sont au terme de leur croissance. Les céréales donneront, en somme, une récolte médiocre en grain, et au-dessous d'une récolte médiocre en paille.

Les prairies naturelles ont donné à peine un tiers des coupes ordinaires en foin. Les luzernes enracinées depuis plusieurs années ont seules donné une bonne première coupe. Quant aux trèfles et aux sainfoins, ils ont donné des coupes fort chétives.

Les botteraves ont dû être réensemencées dans beaucoup d'endroits, et celles qui ont été semées à nouveau ne lèveront pas, si elles ne reçoivent pas bientôt un peu de pluie.

L'agriculture est donc en ce moment éprouvée par une cruelle disette de fourrages. Nos malheureux paysans vendent une partie de leurs bestiaux et n'en trouvent que des prix dérisoires. Après l'avilissement du prix des laines ils sont à souffrir l'avilissement du prix du bétail sur pied. Lundi, au marché de la Villette, il y avait un apport de près de 4,000 têtes de gros bétail, à une époque où on n'en voit que 2,600 à 2,700.—Il y avait 25,000 moutons à la place de 18,000. Une partie de ces animaux n'a pu trouver d'acheteurs, et ceux qui ont été vendus n'ont obtenu que des prix ruineux pour les vendeurs.

Quant au blé, la hausse considérable dont il est l'objet depuis un mois ne nous paraît pas justifiée par l'état des blés en terre. De toutes les céréales, c'est le blé qui a le moins souffert, du moins dans les terres fortes.

Les nouvelles des contrées à blé s'accordent à dire que, à part le peu d'élévation des tiges, qui ne promet qu'une chétive récolte en paille, les épis se forment bien et promettent un rendement satisfaisant en grain. La récolte, sans être brillante, peut atteindre une petite moyenne ordinaire, et à la veille

d'une telle récolte, les prix actuels sont plus élevés que ne le commande la situation. Nous ne voyons pas sur quoi s'appuient les journaux spéciaux qui annoncent un nouveau surcroît de hausse au moins d'août. Nous pensons, au contraire, que les cours actuels auront de la peine à se maintenir, et, en tout cas, nous n'hésiterions pas à vendre nos blés, si nous en avions, au cours de la halle d'hier à Paris.

Revenons à la pénurie désolante des fourrages. Les conseils abondent à l'adresse des cultivateurs dans les journaux agricoles, pour les tirer de ce cruel embarras. De tous les avis plus ou moins ingénieux émanant d'agriculteurs sérieux et compétents, il m'a paru que le plus sérieux, j'oserais dire le plus décisif est celui que m'a transmis un abonné de la *Gazette des Campagnes* d'après sa propre expérience.

Il conseille de demander à la culture des maïs fourragers, non-seulement une ample provision de nourriture verte pour l'automne, mais, de plus, une véritable récolte de fourrage sec.

Pour obtenir cette providentielle ressource, on coupe les seigles en vert, dès aujourd'hui, on fume les terres, on les ameublit avec le scarificateur et on y sème du maïs très épais. Au mois de septembre, on coupe le maïs vert, au moment où il est sur le point de former ses fleurs et ses grappes. On dispose les tiges coupées en meulons, où la sève fermente d'autant plus activement qu'elle est assez riche en sucre. L'eau de végétation s'évapore peu à peu, et on obtient un fourrage demi-sec quatre fois plus abondant que le foin de la meilleure prairie et aussi nutritif. Le bétail est largement approvisionné jusqu'au mois de mai suivant.

Le maïs, il est vrai, a quelque chance de ne pas lever si la terre ne reçoit pas de pluie pendant le mois qui suit sa mise en terre ; mais il est certes permis d'espérer, qu'après trois mois de sécheresse exceptionnelle, ce bienfait de la pluie ne lui sera pas refusé jusqu'à la fin de l'été.

Dans la culture ordinaire on apprécie bien le maïs comme fourrage vert ; mais ce qui est nouveau pour la presque totalité des cultivateurs, c'est la culture et l'utilisation du maïs fané comme le foin et comme la luzerne. Or, nous pouvons assurer que ce fourrage est une précieuse ressource pour le bétail. Nous pouvons citer pour exemple du parti admirable qu'on en